

---

**Discours prononcé par M. Grégory Doucet, Maire de Lyon  
Post Cérémonie des Echevins (à laquelle il ne participe pas)  
Esplanade de Fourvière**

**Mardi 8 septembre 2020**

(Seul le prononcé fait foi)

---

La ville de Lyon a parfois subi des fléaux.

Parfois elle en a été préservée.

Chacune, chacun, avec la force de ses convictions, son appréhension de l'Histoire, ses croyances, sa foi, est libre, individuellement ou collectivement, d'accorder une signification métaphysique particulière, de recueillir une confirmation, d'interpréter ces événements heureux et malheureux, conformément à ce qu'il est.

Je n'ignore pas que la communauté catholique qui se rassemble à la date anniversaire du 8 septembre, ici, sur la colline de Fourvière, souhaite se souvenir de ce qui s'est passé en 1643.

Cette année-là, la ville a échappé à ce qu'elle avait douloureusement subi, à plusieurs reprises, par le passé. Contrairement à 1628, Lyon a été largement épargné par la peste en 1643. Cela fait partie de notre histoire commune.

Nul doute que pour ses habitantes et pour ses habitants, ce fut un immense soulagement. Quinze ans plus tôt, la ville avait été ravagée par la maladie de la plus cruelle et de la plus terrible des manières. Alors que Lyon avait durant la Renaissance, comme vous le savez, brillé d'un éclat particulier grâce à ses activités bancaires, son imprimerie, le travail de la soie qui la mettait en relations directes avec de grandes cités italiennes ... les mauvaises récoltes, les conflits armés et leurs passages de troupe l'avait fragilisée durant le premier quart du 17<sup>e</sup> siècle. Cet affaiblissement avait fait d'elle une proie facile pour la peste qui sévissait aux alentours. La maladie qui se déclara en août 1628, malgré l'interdiction décrétée dès 1626 par le bureau de santé pour toute personne ou produit venant du Nord ou de l'Est ... la maladie, n'eut besoin que de quelques mois pour flamber.

Pourtant une commission sanitaire avait été créée en 1581 qui donnait au Prévôt des marchands et des échevins toute autorité pour organiser le combat contre ce mal « qui répand la terreur ». Au printemps 1628, cette commission comprenait six personnes dont un médecin responsable de 16 autres répartis dans la ville par quartier. Dès la mi-août, cette commission sanitaire exigeait de « tenir les rues et les autres lieux publics propres ... et conseillait de « porter sur la région du coeur des sachets remplis de poudres aromatiques et de se laver souvent la bouche avec deux parts d'eau et une de vinaigre rosat ». Efficacité,

hélas, limitée. En octobre, on dénombre déjà au moins 6 000 pestiférés enfermés dans l'hôpital Saint Laurent des Vignes, hors les murs. Et en ville, 300 à 400 décès par jour. Le mal décline à partir de janvier 1629 et disparaît l'été suivant. La moitié de la population lyonnaise en a été frappée.

En 1643, alors qu'on redoutait la même désolation, la peste n'a pas accablé Lyon. Chaque épidémie est différente dans sa vitesse de propagation, sa dureté, son cheminement, ses origines.

La peste noire de 1347, par exemple, a pris sa source sur le plateau tibétain de Qinghai. Il semblerait que cela soit lié, entre autres facteurs, au changement climatique. Un changement climatique sans commune proportion avec celui que nous connaissons aujourd'hui. A partir de 1320, sur le plateau tibétain de Qinghai, le climat devient plus chaud et surtout plus sec. Et voilà, qu'une espèce endémique de gerbilles, cherchant de plus verts pâturages, descend dans les plaines où on commence à cultiver du blé. Ces rongeurs portent la peste. Pour se nourrir, ils ont rejoint des lieux de passages, densément peuplés et traversés par des marchands. En 20 ans, la maladie se propage jusqu'à nos contrées. Son taux de létalité est de 30% à 50%. C'est une abomination, une hécatombe sans nom. Elle laisse des villes vides, des champs en friche, des morts sur les routes, des malades agonisant au pied des remparts. On abandonne les maisons, on brûle les corps sur les bûchers. A Lyon, dans la paroisse de St Nizier, les registres font état d'une mortalité de 20% à 30%. Les conséquences sont à la fois humaines, sociales, économiques.

L'historien Jacques Le Goff affirme que le temps de la peste provoque même la dissolution des solidarités médiévales. Les institutions que sont la famille et l'Eglise vacillent du fait de la maladie. Même les rites funéraires ne peuvent plus être accomplis. « La peste de 1348, écrit-il, est un tournant dans l'attitude de l'homme face à la mort ».

Ce sur quoi je voudrais insister, c'est que toutes nos organisations humaines sont interdépendantes et influent sur notre environnement. Toute modification de celui-ci les affecte en retour profondément.

Chaque jour dans le monde, des virus circulent et des maladies émergent. Si nous ne pouvons pas empêcher ces processus naturels, nous pouvons néanmoins intervenir à la fois sur les conditions qui favorisent ces émergences, agir pour la prévention des épidémies et nous préparer tout à la fois à les affronter et à limiter leurs dégâts. Le virus est un aléa naturel, la pandémie en revanche n'est pas une fatalité. Elle ne devient inévitable et destructrice que par l'intermédiaire d'une organisation déterminée de notre cadre de vie, de nos habitudes alimentaires, de nos modes de production, d'échanges, de consommation et de nos façons de nous déplacer. En d'autres termes, elle prend sa source et se propage en fonction de nos spatialités.

Elle puise, pour commencer, son origine d'un certain type de relations que nous entretenons avec le vivant, en particulier avec les non-humains. Les zoonoses se sont ainsi multipliées de manière non linéaire depuis une vingtaine d'années, en dépit des alertes des scientifiques sur ce que nos formes soi-disant avancées d'exploitation de la nature recelaient de pathogène. L'urbanisation des régions intertropicales, les déforestations massives, l'érosion de la biodiversité, la perturbation des écosystèmes par la monoculture et l'élevage industriel, attisés par la logique univoque de la recherche de rentabilité maximale, ont abouti à sélectionner des germes dangereux et à faciliter leur diffusion.

La présente crise sanitaire est l'une des dimensions, l'un des symptômes de la crise écologique globale au même titre que le changement climatique, la pollution de l'air, des sols et des eaux, la raréfaction des ressources, la sixième extinction de masse, la prolifération des méga-feux. Or, la tragédie actuelle nous rappelle que les symptômes peuvent tuer. Mais si dans un premier temps, il faut apporter les soins indispensables pour les éliminer et protéger nos existences immédiates, on n'éradique pas pour autant la maladie sans s'attaquer aux causes. Les racines profondes, justement, sont structurelles et inscrites dans des schémas institutionnels et mentaux qui nous amènent le plus souvent à agir sans tenir compte de la totalité.

Tout ça, vous le savez déjà. C'est l'un des nombreux messages du Laudato Si. En effet, dans l'encyclique du pape François sur l'écologie intégrale, publié en 2015, j'ai eu le plaisir de trouver une réflexion extraordinairement élaborée et juste sur les menaces qui pèsent sur notre maison commune – la terre. Et aussi une puissante invitation à l'action, souvent très détaillée, à l'échelle locale comme à l'échelle globale. Beaucoup de ce que je viens de dire s'y retrouve et même d'une manière très profonde et bien plus étoffée. Comment ne pas partager le constat, le diagnostic ... et s'inspirer d'une grande partie des solutions proposées.

Changer de regard, retrouver la voie de la sensibilité au monde. Affronter les obstacles que sont la cupidité et l'orgueil. Ne pas penser que la technologie seule permettra de surmonter les obstacles sur notre route. Prendre en charge collectivement notre responsabilité. S'émerveiller de la beauté qui nous entoure, qu'elle soit l'oeuvre du créateur ou simplement le résultat de millions d'années de coévolution. La sauvegarde de la maison commune, ou de l'habitabilité terrestre, n'est pas la seule préoccupation du Laudato Si. En jeu aussi, de manière évidente, la défense de la dignité humaine, celle des exclus, des pauvres, des marginalisés. Car ceux qui sont dans la misère sont en constant péril du fait de la destruction des écosystèmes, des inégalités et des privations qu'elle génère. Il faut entendre la clameur du monde : cette souffrance insupportable que nous devons juguler. Il y va du respect dû à chaque être. Ainsi on doit rappeler avec force que toute personne a un rôle, que toute personne a une nécessité. Qu'il n'existe pas d'homme ou de femmes qui ne soit rien ... et ainsi protéger ce lien sacré qui existe avec ce tout qui nous entoure, qui est aussi un lien avec l'autre et avec nous-même. Et nous unit.

Je suis heureux d'être ici ce soir. Je vous suis très reconnaissant pour cette Occasion de dialoguer et d'échanger. Je suis venu là humblement pour rencontrer, partager, entendre, voir et écouter. Je vous remercie aussi pour l'attention que vous avez accordée à ces quelques paroles. Je sais que mon choix de vous rejoindre seulement maintenant en décontenance certains. Soyez néanmoins assuré de mon profond respect pour votre religion et votre foi et de mon total engagement pour la défense de la laïcité qui garantit à toutes et à tous la liberté de croire et de ne pas croire.

A ce propos, vous le savez, l'encyclique à laquelle je viens de faire référence s'adresse à la fois aux croyants et aux non croyants. A toutes les personnes de bonne volonté. Je ne peux que louer cet esprit d'ouverture. Qu'il nous anime les uns et les autres. Les unes et les autres.

En homme de bonne volonté, permettez-moi d'avoir l'audace de penser que mes actions contribueront à la réalisation du message du Pape François.

« Au coeur du commun combat, il y a celui qui croyait au ciel, celui qui n'y croyait pas, mais quand les blés sont sous la grêle, fou qui fait le délicat ».

Je vous remercie.